

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 24 mars 1888

PAULINE

PREMIERE PARTIE

LE VICOMTE DE CAVAROC—(Suite)

QORSQUE ces charrettes se furent suffisamment éloignées, Lascars et Liseron quittèrent leur retraite.

—Il me vient une idée, dit le baron.

—Elle ne saurait manquer d'être bonne ! répliqua, non sans quelque courtoisie, le lieutenant, voyons votre idée, maître.

—Le parc du château est vaste et s'étage, derrière les bâtiments jusque sur les collines qui nous font face, reprit Lascars ; quittons la grande route, suivons le mur de clôture, et ce sera jouer de malheur si nous ne trouvons point moyen d'accomplir, facilement et sans risque, une escalade qui, dans l'endroit où nous sommes, est compromettante et dangereuse.

Liseron approuva chaudement l'idée et suivit Lascars, qui s'engagea dans un étroit sentier côtoyant le mur d'enceinte. De toutes parts, les branches énormes des vieux arbres débordaient ce mur, formaient une voûte verdoyante au-dessus du sentier et rappelaient au baron le chalet du géant du jardin des Capellen, à Aix-la-Chapelle.

XXIV

Lascars et Liseron suivirent pendant deux cent cinquante ou trois cents pas le sentier légèrement montueux dans lequel nous les avons vus s'engager ; ils cheminaient d'un bon pas et sans échanger une parole.

—Maître, dit Liseron tout à coup en ralentissant son allure.

—Eh bien ! demanda Lascars, qu'y a-t-il ?

—A l'endroit où nous voici, reprit le lieutenant, la muraille n'est pas très haute ; voulez-vous que je vous fasse la courte échelle ? Vous grimpez sur mes épaules, et vous atteindrez le chapeau en un clin d'œil.

—Et toi, demanda le baron, comment monteras-tu ?

—Vous me tendrez la main, et vous me hisserez jusqu'à vous.

—Cela pourra se faire si nous ne trouvons pas d'autre moyen de pénétrer dans l'enceinte ; mais il me paraît invraisemblable qu'un parc aussi vaste n'ait aucune issue sur la campagne ; marchons encore.

—Marchons tant que vous voudrez, maître ; nous avons devant nous toute la nuit.

Les prévisions de Roland ne tardèrent point à se réaliser. Les deux rôdeurs nocturnes arrivèrent près d'une porte étroite et basse pratiquée dans la muraille pour le service des jardiniers et des gardes-chasse. Le baron fit halte.

—Tu vois que je ne me trompais point, dit-il à Liseron. As-tu dans ta poche ce qu'il faut pour ouvrir cette porte ?

—Toujours ! Je ne marche jamais sans mes petits instruments ; je vais dire deux mots à la serrure, et je réponds du succès, à moins que des ver-

rous intérieurs n'aient été poussés, auquel cas je ne puis rien.

Tout en parlant, Liseron tira des profondeurs de sa poche un outil en fil de fer, bien connu des voleurs avec effraction et à peu près semblable à un crochet recourbé. Il introduisit cet outil dans la serrure, comme il eût fait d'une clef ; la pêne joua dans la gâche aussitôt sans opposer la moindre résistance, et la porte s'ouvrit avec un gémissement lugubre.

—Ah diable ! murmura Liseron, voilà des gonds rouillés auxquels je promets une goutte d'huile si nous devons venir souvent par ici.

—Suis-moi, dit Lascars en pénétrant le premier dans le parc, et referme la porte derrière nous.

Cet ordre fut exécuté et nos personnages se trouvèrent dans une allée sombre et majestueuse, presque semblable à la nef d'une cathédrale. Les troncs rugueux d'une double rangée de tilleuls trois fois centenaires s'alignaient à droite et à gauche, ainsi que des piliers gigantesques. Au-dessus de ces colonnes végétales, à une grande

—Que me veux-tu ?

Liseron effleura de ses lèvres l'oreille de Lascars, et répondit, d'une voix faible comme un souffle :

—Arrêtez-vous, maître, et surtout parlez bas.

—Pourquoi ? reprit Lascars étonné.

—Nous ne sommes plus seuls.

Le baron tressaillit.

—Tu crois ? balbutia-t-il.

—J'en suis sûr ; regardez et écoutez.

En même temps Liseron indiquait du geste l'avenue latérale se croisant avec celle où il se trouvait avec son chef. Roland écouta avec attention, et, au bout d'une ou deux secondes, il lui sembla que le bruit presque indistinct de pas légers, foulant le sable et froissant les feuilles mortes, arrivait jusqu'à lui. Ses regards interrogèrent avidement les ténèbres, et bientôt il lui fut impossible de conserver l'ombre d'un doute ; un de ces rayons de lune, dont nous avons parlé tout à l'heure, se glissait par une éclaircie et formait dans les ténèbres, une pâle traînée de lumière. Soudain, deux

formes humaines traversèrent cette zone vaguement éclairée et disparurent aussitôt après ; mais le baron avait eu le temps de distinguer une femme en robe blanche, appuyée sur le bras d'un homme, dans une attitude gracieuse et tendre. Cet homme et cette femme se rapprochaient insensiblement de Lascars.

—En vérité, murmura ce dernier, mon lieutenant est un précieux compagnon !... ses yeux et ses oreilles sont incomparables et valent ceux des Indiens peaux-rouges !... sans lui je n'aurais rien entendu !...

Pour la seconde fois, Liseron se pencha vers Roland.

—Maître, lui dit-il, ne restons pas là... la plus légère brise pourrait écarter le feuillage et laisser arriver jusqu'à nous quelque rayon écarté qui nous trahirait...

Le conseil était sage. Lascars ne fit aucune difficulté de le suivre, et, quittant l'avenue, il alla se mettre en embuscade derrière un tronc d'arbre assez gros pour abriter Liseron en même temps. Quelques secondes s'écoulèrent. L'horloge du château et celle du clocher de Port-Marly se mirent à sonner toutes deux à la fois onze heures du soir. Le bruit des pas sur le sable de l'allée se rapprochait et devenait de plus en plus distinct... Les promeneurs allaient effleurer l'arbre qui servait de cachette aux deux bandits.

—Quels sont ces gens ? se demandait Lascars, une jolie femme de chambre, peut-

être, au bras d'un galant valet de pied... Oui, c'est probable... c'est même certain, car le marquis d'Hérouville et sa femme doivent reposer depuis longtemps.

La réponse à la question que Roland se posait en ces termes ne se fit point attendre.

—Cette nuit est bien belle, n'est-ce pas, mon amie ? dit à sa compagne l'invisible cavalier, en passant à quelques pas du baron : l'air se fait tiède pour nous étreindre, l'obscurité nous enveloppe et nous caresse !... les nocturnes parfums des fleurs et des gazons montent vers nous ! de toutes les douces choses de ce monde, la solitude à deux, quand on s'aime comme nous nous aimons, n'est-elle pas la plus douce ?

Trop émue, sans doute, pour parler, celle à qui s'adressaient ces tendres paroles n'y répondit qu'en s'appuyant avec plus d'abandon sur le bras amoureux qui la soutenait en l'enlaçant, puis le couple



M. d'Hérouville embrassa l'aîné des enfants comme il venait d'embrasser le plus jeune. — (Page 91, col 1.)

hauteur, les branchages arrondis formaient la voûte. Sous ces dômes verdoyants, dont la nature avait fait tous les frais, régnaient le silence et l'obscurité. Ça et là, par une éclaircie du feuillage, se glissait un rayon égaré de la lune, pâle flèche d'argent tombant jusqu'au sol et rendant les ténèbres environnantes encore plus opaques. A l'extrémité de l'allée obscure se voyaient, ou plutôt se devinaient les bâtiments du château, à demi plongés dans les ombres nocturnes. Ce fut de ce côté que se dirigea Lascars, suivi pas à pas par Liseron. Tous deux atteignirent un endroit où l'avenue qu'ils suivaient se trouvait coupée à angle droit par une seconde avenue, selon la mode des jardins à la française, dessinés par Le Nôtre, dont on retrouve dans le parc de Versailles les grandioses conceptions. Le baron allait passer outre, lorsqu'il sentit la main de son lieutenant se poser sur son bras. Il se retourna en murmurant :